

Claudie Gallay

Du même auteur dans la même collection

L'Office des vivants, 2000
Mon amour, ma vie, 2002, collection Babel J, 2008
Seule Venise, 2004, collection Babel n°725, 2008
Dans l'or du temps, 2006, collection Babel n°874, 2008

Les Déferlantes

Couverture : Frank Secka et Christophe Paquet
Photo : ©Zir/SIGNATURES

© Éditions du Rouergue, 2008
Parc Saint-Joseph – BP 3522 – 12035 Rodez cedex 9
Tél. : 05 65 77 73 70 – Fax : 05 65 77 73 71
www.lerouergue.com

l
a
b
r
u
n
e
aux ÉDITIONS du ROUERGUE

À Lucile,

*Vous me reconnaîtrez, je suis
celui qui passe...*

René-Paul Entremont

La première fois que j'ai vu Lambert, c'était le jour de la grande tempête. Le ciel était noir, très bas, ça cognait déjà fort au large.

Il était arrivé un peu après moi et il s'était assis en terrasse, une table en plein vent. Avec le soleil en face, il grimaçait, on aurait dit qu'il pleurait.

Je l'ai regardé, pas parce qu'il avait choisi la plus mauvaise table, ni pour cette grimace sur le visage. Je l'ai regardé parce qu'il fumait comme toi, les yeux dans le vague, en frottant son pouce sur ses lèvres. Des lèvres sèches, peut-être plus sèches que les tiennes.

J'ai pensé qu'il était journaliste, une tempête d'équinoxe, ça pouvait faire quelques bonnes photos. Derrière la digue, le vent creusait les vagues, boutait les courants, ceux du Raz Blanchard, des fleuves noirs venus de très loin, des mers plus au nord ou des tréfonds de l'Atlantique.

Morgane est sortie de l'auberge. Elle a vu Lambert.

– Vous n'êtes pas d'ici, elle a dit en lui demandant ce qu'il voulait.

Elle avait le ton maussade des jours où elle devait servir des clients quand le temps était mauvais.

– Vous êtes là pour la tempête ?

Il a fait non avec la tête.

– Alors c’est pour Prévert ? Tout le monde vient là pour Prévert...

– Je cherche un lit pour la nuit, il a fini par dire.

Elle a haussé les épaules.

– On fait pas hôtel.

– Je peux trouver ça où ?

– Il y en a un au village, en face de l’église... ou alors à la Rogue. À l’intérieur des terres. Mon patron a une amie, une Irlandaise, elle tient une pension... Vous voulez son numéro ?

Il a hoché la tête.

– Et manger, c’est possible ?

– C’est trois heures...

– Et alors !

– À trois heures, c’est jambon-beurre.

Elle a montré le ciel, la barre de nuages qui avançait. Le soleil filtrait un peu par en dessous. Dix minutes encore et il ferait nuit.

– Ça va être le déluge ! elle a dit.

– Le déluge n’empêche rien. Six huîtres avec un verre de vin ?

Morgane a souri. Lambert était plutôt beau gosse. Elle a eu envie de lui tenir tête.

– En terrasse, on sert seulement les boissons.

Je buvais un café noir à deux tables derrière lui. Il n’y avait pas d’autres clients. Même à l’intérieur, c’était vide.

Des petites plantes au feuillage gris prenaient racine dans les fissures des pierres. Avec le vent, elles semblaient ramper.

Morgane a soupiré.

– Faut que je demande au patron.

Elle s’est arrêtée à ma table, ses ongles rouges pianotant sur le rebord de bois.

– Ils viennent tous pour Prévert... On viendrait là pour quoi hein ?

Elle a jeté un coup d’œil par-dessus son épaule et elle a disparu à l’intérieur. J’ai cru qu’elle ne reviendrait pas mais

elle est ressortie un moment après avec un verre de vin, du pain dans une soucoupe et les huîtres sur un tas d’algues, elle a tout posé devant lui.

Le numéro de l’Irlandaise aussi.

– Le patron a dit, D’accord pour les huîtres mais dehors, c’est sans nappe... et il faut faire vite parce que ça va tomber.

J’ai commandé un deuxième café.

Il a bu le vin. Il tenait mal son verre mais c’était un mâcheur d’huîtres.

Morgane a empilé les chaises, elle les a toutes poussées contre le mur et elle les a entravées avec une chaîne. Elle m’a fait des signes.

D’où j’étais, je voyais tout du port. La Griffue, c’est là qu’on habitait, elle avec son frère Raphaël, au rez-de-chaussée, moi seule dans l’appartement au-dessus.

Cent mètres après l’auberge, juste le quai à traverser, une maison bâtie en bout de route, presque dans la mer. Avec rien autour. Les jours de tempête, seulement le déluge. Les gens d’ici disaient qu’il fallait être fou pour habiter dans un tel endroit. Ils lui avaient donné ce nom, la Griffue, à cause des bruits d’ongles que faisaient les branches des tamaris en grinçant contre les volets.

C’était un ancien hôtel avant.

Avant, c’était quand ?

Les années 70.

Ce n’était pas très grand comme port. Un endroit comme un bout du monde, avec une poignée d’hommes et seulement quelques bateaux.

La Hague.

À l’ouest de Cherbourg.

L’est ou l’ouest, j’ai toujours confondu.

J’étais arrivée ici à l’automne, avec les oies sauvages, ça faisait un peu plus de six mois. Je travaillais pour le Centre ornithologique de Caen. J’observais les oiseaux, je les comptais, j’avais passé les deux mois d’hiver à étudier le

comportement des cormorans les jours de grands froids. Leur odorat, leur vision... Des heures dehors, dans le vent. Avec le printemps, j'étudiais les migrateurs, je comptais les œufs, les nids. C'était répétitif, j'avais besoin de ça. Je cherchais aussi les causes de leur déclin sur le secteur de la Hague.

J'étais mal payée.

Mais j'étais logée.

Et je n'avais encore jamais vu de grande tempête.

Deux grands goélands sont venus gueuler devant les bateaux, le cou étiré, les ailes écartées, tout le corps tendu vers le ciel. Brusquement, ils se sont tus. Le ciel s'est épaissi encore, il est devenu très sombre mais ce n'était pas la nuit.

C'était autre chose.

Une menace.

C'était cela qui avait fait taire les oiseaux.

On m'avait avertie, Quand ça va commencer, il faudra plus être dehors.

Les pêcheurs ont vérifié une dernière fois les amarres des bateaux et ils sont partis, tous, les uns après les autres. Un rapide coup d'œil de notre côté.

Les hommes sont plus forts quand la mer remonte, c'est ce qui se dit ici. Les femmes profitent de ces moments pour se coller à eux. Elles les saisissent là où ils sont, au fond des écuries ou dans les cales des bateaux. Elles se laissent prendre.

Le vent sifflait déjà. C'était peut-être cela le plus violent, plus encore que les vagues. Ce vent, qui chassait les hommes.

Il restait nos deux tables en terrasse et plus personne autour.

Lambert s'est retourné. Il m'a regardée.

– Fichu temps ! il a dit.

Morgane est ressortie, Vous avez fini ?

Elle a ramassé son assiette, le pain, ma tasse.

Le patron avait préparé les barres, il bloquait déjà la porte.

– Ça va valser ! il a dit.

Morgane s’est tournée vers moi.

– Tu restes ?

– Deux minutes encore, oui...

Je voulais voir, tant que c’était possible. Voir, entendre, sentir. Elle a haussé les épaules. Une première goutte s’est écrasée sur le plat de la table.

– Vous poussez vos chaises en partant !

J’ai fait oui avec la tête. Lambert n’a pas répondu. Elle est partie en courant, les bras repliés autour du ventre, elle a traversé tout l’espace, de l’auberge jusqu’à la Griffue, elle est arrivée à la porte et elle s’est engouffrée à l’intérieur.

Un premier éclair a claqué quelque part au-dessus de l’île d’Aurigny, un autre plus près. Et puis le vent est venu cogner contre la digue, une première rafale, on aurait dit un coup de butoir. Les planches se sont mises à battre sous le hangar où Max réparait son bateau. Un volet mal attaché a claqué quelque part.

La mer s’est durcie, elle est devenue noire comme si quelque chose d’intolérable la nouait de l’intérieur. Le bruit assourdissant du vent s’est mêlé à celui des vagues. Ça devenait oppressant. J’ai relevé mon col. J’ai rangé ma chaise.

Lambert n’avait pas bougé. Il a tiré un paquet de cigarettes de sa poche. Il semblait calme, indifférent.

– Vous partez ?

J’ai fait oui avec la tête.

Les vents qui soufflent les jours de tempête sont comme des tourbillons de damnés. On dit qu’ils sont des âmes mauvaises qui s’engouffrent à l’intérieur des maisons pour y prendre ce qu’on leur doit. On, c’est-à-dire ceux qui restent, les vivants.

– Les étoiles, ça arrive qu’on les voie ? il a demandé en montrant le ciel au-dessus de nous.

– Ça arrive oui.

– Parce que dans les villes, on ne les voit plus.

Le vent lacérait sa voix.

C’était une voix lente.

– En ville, c’est à cause des lampadaires, il a précisé.

Il avait gardé son paquet de cigarettes dans sa main. Il le tournait et le retournait, geste machinal. Sa présence rendait plus étouffante encore l’arrivée imminente de la tempête.

– Mais c’est rare, hein ?

– Qu’est-ce qui est rare ?

Il a hésité quelques secondes, et il a passé son pouce sur sa lèvre. Je l’ai regardé, lui, son visage, ses yeux.

Ce geste qu’il venait de faire.

C’est tout de suite après que j’ai entendu siffler. J’ai eu le temps de me reculer. L’ombre qui m’a giflée était rouge. J’ai senti quelque chose mordre ma joue. C’était de la tôle, une plaque large comme deux mains. Elle a volé sur une dizaine de mètres et puis le vent l’a plaquée contre le sol. Il l’a entraînée plus loin. J’ai entendu crisser le gravier. On aurait dit des dents sur du sable.

J’ai passé ma main. J’avais du sang sur les doigts.

– Qu’est-ce qui est rare ? je me suis entendue demander pour la deuxième fois, le regard toujours collé à la tôle.

Il a allumé sa cigarette.

– Les étoiles, il a répondu.

Il a répété cela, C’est rare les étoiles dans les ciels en ville...

Et puis il m’a montré ma joue, Il faut aller vous soigner.

Dans ma chambre, après, les deux mains collées à la vitre, j’ai vu mon visage, la marque rouge que la tôle avait laissée.

La boursoufflure était chaude. On peut mourir d’être griffé par les tôles qui se décrochent.

Les tôles, la rouille.